

La télé bavasse
Elle est la voix du monde
Il y a des millions de chaînes de télé qui bavassent
Qui caquètent
Ça fait un bruit de fond de basse-cour
L'homme est gueulard
C'est congénital
Déjà ses petits hurlent à casser la forêt
Plus tard
Ils dégoisent
Ils parlent tout seuls
Ils sont des milliards à parler tout seuls
Sans fin
Sans sens
Juste un cliquetis de mots qui s'entrechoquent.
Je me bouche les oreilles
Mais ça glapit jusque dans mes gènes
Exaspérés

Dieu que je vous ai détestés
Vous
Les animaux dénaturés
Je crois que j'avais peur
Maintenant que je suis allé voler avec les oiseaux
Courir avec les cerfs et fouiller avec les sangliers
Maintenant que le gâtisme me rend débonnaire
J'ai envie de vous tendre une main amicale
Me sentir d'une autre espèce m'a rendu capable d'amour
Vus du dehors vous et moi sommes seulement joie et souffrance
Comme tout le vivant
Dommage que votre taux de reproduction vous rende aussi insupportables
Et vous condamne à l'extinction

"On ne m'a pas demandé si je voulais venir vivre dans cet endroit où tout me paraît étrange.

Pourtant, je l'aurais sans doute accepté."

C'était un enfant blond aux yeux écarquillés qu'on avait effrayé en lui montrant la mer

Qu'on avait trop exalté en lui montrant la montagne qui l'avait pris dans les plis de sa robe

Auquel on montra aussi les hommes

Pour qu'il leur parle

Mais aucune parole ne sortait de sa bouche

Il émettait des sons mais ce ne devait pas être les bons

Et l'amour ... ah l'amour... !

Quand il le rencontra il ne le reconnut pas

Qu'est-ce que l'amour ?

Il passa le temps précieux de sa vie à chercher

À se poser tant de "comment" ?

Et puis le lancinant "pourquoi" ?

Et puis

Devant l'absurdité des êtres

Devant le silence des étoiles

Il s'apprêta à s'en retourner

Pas vraiment convaincu qu'il aurait eu raison d'accepter de venir

Attendre

Le matin

Puis attendre la nuit

Puis

Attendre que ça s'arrête

Sans barguigner

Avec les yeux de ceux qui partent vers l'inimaginable

Qu'en penses-tu

Toi qui vis comme sans fin

En programmant ta vie comme un Lego

Toi qui crains l'orage

Et pestes sur les changements de saison

Moi

Quand je me retourne

Je relis mon roman

Et un grand contentement me prend

Allons

N'importe où mais allons

L'horizon est l'horizon

Le tien comme le mien

La ligne tranchante là au bout des choses

L'aimant qui cache le néant

Et qui nous appelle

Jusqu'à tomber dedans

Entre-temps

La route

Le mai est un orgasme au milieu d'une orgie
Une poussée de la fièvre d'Eros
Une plénitude de fécondation obscènement exposée
Un coït pesant de germes
La vie s'accouple à elle-même
Et le pré est le bordel du feuillage
Et les ancolies sont jarretières de dentelle
Et les graminées sont en bas de résille
Et le prunier est en guêpière

Et les gênes se mélangent dans une infinie soupe d'amour

Il n'y avait que la chaleur
Les arbres les mouches le chien et moi
Et
pour une fois
Le silence
Et le seul mouvement était celui de la brise
Et tout était enfin à sa place
Couché sur la mousse
Je ne rêvais pas
Je ne pensais pas
J'étais là
Chez moi

À É.

Je me suis levé dans de la poussière d'or
La belle affaire
Pendant ce temps d'autres s'engloutissent dans l'améthyste des flots
Et d'autres crèvent dans l'opale des chambres stériles
La vie est un bouillon de sorcière
J'ai cueilli une tourterelle
Elle est malade de l'homme
Elle va mourir dans la coupe de mes mains
Et en même temps deux buses variables
Jouent élégamment leurs amours en cerclant dans le ciel

Et toi
La longue tresse
La crinière noire
Et toi les hanches de vase grec
Les seins de fruits de juillet
Tu agonises
Longuement
Lentement
Précautionneusement
Tu agonises
Avec tes yeux de vingt ans qui surnagent au milieu de la débâcle
Et tes doigts qui faiblissent en serrant ma main
La prochaine neige se fera sans toi
Et il y aura toujours de la poudre d'or à l'aube
Et de l'améthyste mangeuse d'enfant
Et d'autres cercueils d'opale
Et d'autres tourterelles
Et j'en déposerai une sur ta tombe
Pour faire roman
Et faire pleurer Margot
Puis ce sera mon tour

Et les buses amoureuses continueront à tourner

Jours semaines mois années heures minutes Instants

Il n'y a qu'un présent continu

Qui s'use

Qui fond

Qui se rétrécit

Qui n'est que l'état d'être qui basculera dans l'état de n'être plus

Deux faces du miroir

Dont on ne voit jamais qu'une

Le plus belle

Celle dans laquelle on se regarde

Je suis né
Et tout de suite
J'ai décidé de dévorer le monde
J'ai mordu dedans
Plusieurs fois
Je me suis brûlé la langue
Ardu le palais
Consumé la glotte

Je ne goûte plus rien

Alors nausée
Je regarde
Le lent faisandage
Des hommes de mon temps

Le ciel grommelle

Gris

Le vent le temps

Se sont arrêtés

Suspendus

Tapi

L'orage guette

il se retient

Il feule

Merveilleux moment sans avant ni après

Je suis un pli de ça

Comme on laisse l'enfance
J'ai laissé l'âge adulte
J'ai digéré le remords de l'impuissance
Je ne parle plus qu'aux pierres
Aux racines
Et aux ronciers
Je réponds au feuillage quand il bruisse
Je touche la main du vent
Je bauge avec les bêtes dans la senteur de l'humus
Et le délire tout autour
Ne me concerne plus

Toucher
sentir
boire
manger
regarder
entendre
s'étonner
être en colère
caresser
baiser
uriner
déféquer
s'émerveiller
danser
marcher
observer
jalouser
détester
partir
ah partir !
digérer
flatuler
s'agacer
chanter
embrasser
attendre
s'ennuyer
haïr
craindre
angoïsser
pleurer
geindre
se battre
souffrir
rire enfin
au lieu de dire de dire de dire de dire

Couché sur le dos

Je regarde les lilas

Moutonner le ciel

c'est intolérable
Émilie va mourir
et l'herbe pousse quand même
et le merle chante
et la vie se déchaîne

Émilie va mourir
et le sorbier s'éclate
et s'enfeuille

Émilie va mourir
et une femme accouche d'un bébé qui braille
c'est ça ou rien

j'aurais pu aller te voir
le cul sur un nuage poussé par le vent
à quoi bon ?
je t'aurais dit le malheur d'être de ce monde
et tu le sais déjà
j'aurais tenté de te faire sourire avec quelques bulles de savon
je t'aurais
raconté l'histoire
du chevalier Népomucène qui monté sur un âne avait forcé les portes du paradis
tu m'aurais écouté par politesse

mais
tu aurais touché la terre d'une main
et de l'autre
tu serais mort quand même

On coule dans la solitude comme un corps glacé dans la mer
Et les algues
Les algues sont les seules caresses

On voit enfin ses mains
Une entité
Par la peau séparée de l'océan sans fin

On n'existe que dedans
On n'est que cet aparté
Cette coagulation provisoire
Qui se crée un monde

Tu es mon amour
Et tu m'agaces
Et je t'aime
Et je soupire d'aise quand tu t'en vas
Et je regarde ma montre quand tu ne rentres pas
Et je me passerais bien que tu vieillisses
Et en même temps je feuillette tes rides comme un livre de légendes
Et il neige dehors
Et nous avons survécu
Et nous ne parlons plus guère
Il n'en est pas besoin
Dehors la corneille familière
Suffit à nous montrer le monde

C'est un trou de lumière qui s'infiltré entre les troncs des épicéas

L'amorce d'un conte de Grimm

Un appel

Irrésistible

J'avance

Je pénètre

Savoir ce qu'il y a derrière

Or derrière

Il y a

Un trou de lumière qui s'infiltré entre les troncs des épicéas

Un appel

Un conte de Grimm

Rien

Et c'est tout

Les arbres peignent les nuages
Et empieuvrent la terre
Le hêtre est
Interface
Pour que les anges parlent d'amour
Aux gnomes
C'est ça que gazouillent les Pinsons
C'est ça que musique le vent
C'est ça que pleure la pluie